



HAL
open science

L'ouverture sociale des CPGE à l'aune des boursiers de l'enseignement supérieur

Carole Daverne, James Masy

► To cite this version:

Carole Daverne, James Masy. L'ouverture sociale des CPGE à l'aune des boursiers de l'enseignement supérieur. Congrès international de l'Actualité de la recherche en éducation et en formation, Sep 2010, Genève, Switzerland. hal-04690061

HAL Id: hal-04690061

<https://hal.science/hal-04690061v1>

Submitted on 6 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'OUVERTURE SOCIALE DES CPGE A L'AUNE DES BOURSIERS DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR

Carole Daverne, James Masy¹

Université de Nantes
UFR Lettres et Langages
Département des Sciences de l'Éducation
BP 81227
44312 Nantes cedex 3
carole.daverne@univ-nantes.fr
james.masy@univ-nantes.fr

Mots-clés : boursiers, démocratisation, formations d'excellence

Résumé. Un certain nombre de politiques publiques et locales témoignent d'une volonté d'ouverture sociale des formations d'excellence, dont le recrutement se caractérise par des disparités sociales, de genre et géographiques ; l'un des objectifs est d'augmenter la proportion d'élèves issus des milieux les plus défavorisés. Dans le cadre d'une recherche sur les conditions d'études et le parcours scolaires des préparatoires, nous avons porté notre attention sur les élèves boursiers. Notre analyse prend appui sur une enquête par questionnaires et des entretiens semi-directifs. Elle révèle une relative homogénéité des points de vue, tant en matière de parcours scolaires, de relations aux pairs et aux enseignants, de vision de la formation reçue, que de perspectives professionnelles. Ce constat nous amène à relativiser la pertinence de la variable « boursiers de l'enseignement supérieur » pour mesurer l'ouverture des filières d'excellence.

1. Une formation des élites sélective

Les meilleurs bacheliers de l'enseignement secondaire ont l'opportunité de s'orienter vers les classes préparatoires aux grandes écoles (CPGE). Cette formation post-baccalauréat d'excellence est aujourd'hui remise en question, en raison d'un recrutement caractérisé par des disparités sociales, de genre et géographiques. En effet – et pour ne citer que quelques chiffres (DEPP 08-16) – on peut noter que seuls 9,5% des bacheliers des baccalauréats généraux et technologiques poursuivent leurs études supérieures en CPGE ; les garçons sont deux fois plus nombreux à s'y inscrire que les filles ; 55% des bacheliers qui entrent en CPGE ont un père cadre, chef d'entreprise, professeur ou membre d'une profession libérale.

Bien que les effectifs d'élèves inscrits en CPGE augmentent depuis le début des années 2000 (+11,2% des effectifs sur 2001-2007 – DEPP 08-20), Baudelot (2003) affirme que le recrutement des classes préparatoires ne s'est pas démocratisé. Albouy et Wanecq (2003) soulignent quant à eux que les CPGE constituent un refuge pour les enfants des milieux favorisés, dans un contexte de massification de l'enseignement supérieur. Plus récemment, un rapport du Sénat (2007), van Zanten (2008), Daverne et Dutercq (2009b) repèrent également le recrutement social distinctif des CPGE. Ces travaux confirment ceux de Euriat et Thélot (1995), qui pointaient déjà des inégalités sociales de recrutement des élites scolaires.

¹Avec la complicité de Sylvie Haurat et Jean Fournaise, membres de l'équipe de recherche.

Un certain nombre de politiques publiques et locales témoignent toutefois d'une volonté d'ouverture sociale des formations d'excellence. Ces dernières, dont l'objectif est l'intégration des élèves issus des milieux défavorisés dans ces filières sélectives, prennent différentes formes : l'ouverture de CPGE de proximité, la mise en place d'une nouvelle procédure de recrutement des élèves de CPGE, les programmes d'ouverture sociale (Allouch A. & van Zanten A., 2008) tels que les « Conventions Education Prioritaire » lancées par Sciences-Po en 2000 ou la « Classe Préparatoire aux Etudes Supérieures » créée par le lycée Henri IV en 2006.

Dans ce contexte, caractérisé à la fois par une forte sélectivité à l'entrée des CPGE et une volonté d'ouverture sociale des formations les plus prestigieuses, nous avons porté notre attention sur les boursiers de l'enseignement supérieur, qui représentent 30% des étudiants en 2005 (DEPP, 2007). Il est en effet tout lieu de penser que cette variable permet de mesurer l'accès des moins favorisés aux cursus les plus prestigieux, si l'on en juge par les critères d'attribution, simplifiés à la rentrée 2008 : le revenu du foyer fiscal, le nombre d'enfants à charge de ce foyer et l'éloignement entre le domicile et le lieu d'études. Pourtant, en étudiant de plus près cette variable, nous observons une importante diversité sociale des étudiants boursiers.

Nous nous appuyons pour ce faire sur la recherche TERRELIT², menée depuis 2007 dans l'académie de Nantes, qui a notamment permis d'interroger de nombreux directeurs d'établissements à classes préparatoires, leurs enseignants et étudiants, ainsi que des responsables des dispositifs mis en place ces dernières années pour en élargir l'accès. Plus précisément, notre analyse prend appui sur un échantillon quantitatif constitué de 277 élèves en première année de CPGE et un corpus qualitatif de 25 élèves en deuxième année de CPGE.

Après avoir rappelé quelques données sur les boursiers de l'enseignement supérieur et précisé notre méthodologie de recherche, nous présenterons les résultats de nos enquêtes quantitative et qualitative, en mettant en relief l'homogénéité des points de vue des préparateurs, qu'ils bénéficient ou non d'une bourse de l'enseignement supérieur.

2. Des boursiers de l'enseignement supérieur aux caractéristiques sociales contrastées

2.1 La répartition des boursiers de l'enseignement supérieur par filières et échelons

Sur l'ensemble des étudiants boursiers, les statistiques de la DEPP (07-26) laissent apparaître d'importantes différences entre les formations. Ainsi, en 2005, la proportion de boursiers est de 30% ; elle atteint 42,8% dans les sections de techniciens supérieurs (STS), contre 19% en CPGE. La même année, 72,5% des étudiants boursiers sont inscrits à l'Université et moins de 3% en CPGE (DEPP, 07-26).

D'autres statistiques régionales révèlent une répartition par échelons contrastée (CROUS, 2010). D'une part, sur les 1080 boursiers de l'académie de Nantes, plus de la moitié (53,2%) se situent dans les échelons 0 (soit une exonération des droits d'inscription et de la cotisation à la sécurité sociale) et 1 (soit une bourse annuelle de 1400€) et seulement un peu plus d'un quart (27,5%) dans les échelons 4, 5 et 6 (soit une bourse annuelle comprise entre 3000€ et 4000€)³. D'autre part, 8% des boursiers des échelons 5 et 6 déclarent que le chef de famille est membre des catégories « cadres supérieurs » et « professions intellectuelles » ; ce pourcentage atteint seulement 10% pour les préparateurs boursiers dont le chef de famille est ouvrier (CROUS, 2009).

²*Les disparités territoriales dans l'accès aux formations d'élite. La situation des Pays de la Loire au regard des autres régions françaises.* Recherche du CREN, coordonnée par Yves Dutercq et financée par la région Pays de la Loire.

³Cette répartition est à l'image de celle observée dans notre échantillon quantitatif.

2.2 L'évolution de la répartition des boursiers par catégories sociales

Si l'on prend maintenant comme indicateur de l'ouverture sociale l'évolution du nombre de préparandiers dans l'Académie de Nantes selon l'origine sociale, on constate - comme l'avait déjà souligné Baudelot en 2003 -, que la répartition par origine sociale n'a pas évolué entre 2005 et 2009 (DEPP, 2005, 2009). Sur cette période, entre 52% et 53% des élèves appartiennent aux catégories très favorisées, tandis que les catégories favorisées, moyennes et défavorisées représentent respectivement entre 13 et 15% des élèves, entre 16 et 17% et 16%. Dans cette Académie, sur la même période, le nombre de boursiers connaît pourtant une augmentation de 70% (DEPP, 2005, 2009), imputable - nous y reviendrons - aux diverses réformes d'attribution des bourses.

2.3 Quand « boursier » rime avec « origine sociale privilégiée » : tentatives d'explication

Le renforcement du poids des origines sociales privilégiées s'explique en partie par un système de points basé sur le nombre d'enfants à charge et l'éloignement géographique⁴, critères qui viennent compenser le revenu brut global (RBG) sur lequel est fondé le calcul d'attribution des bourses. Ainsi, par exemple, une mère seule, cadre supérieur, avec un salaire mensuel de 2500€ et un enfant scolarisé dans le secondaire, aura un nombre de points suffisant pour que son deuxième enfant, élève en CPGE dans un établissement à plus de 50 kilomètres de l'habitation familiale, soit boursier.

Ce renforcement tient aussi à la hausse du plafond de ressources de 5000€ en 2008. Dans l'académie de Nantes, le premier boursier (échelon 0) déclare un RBG de près de 80000€ quand le dernier boursier (échelon 6) ne déclare aucun revenu.

La lecture d'une ouverture sociale entièrement construite sur une catégorie administrative - celle des boursiers de l'enseignement supérieur - apparaît donc opaque. Par conséquent, nous avons privilégié une démarche méthodologique centrée sur le point de vue des préparandiers.

3. Enquêter auprès des élèves de CPGE

3.1 Une méthodologie croisée : approches quantitative et qualitative

Notre recherche prend appui sur le point de vue des acteurs les plus directement concernés : les élèves de CPGE. Elle croise des approches quantitative et qualitative.

En effet, notre analyse est d'abord le fruit d'une enquête par questionnaires mise en ligne aux mois d'avril et mai 2009. Elle concerne l'ensemble des étudiants de première année des CPGE économiques, scientifiques et technologiques de l'Académie de Nantes, soit environ 500 étudiants répartis dans onze établissements publics. Le taux de retour est de 55%.

91% des élèves qui ont répondu au questionnaire sont inscrits dans des CPGE scientifiques et 9% dans des CPGE économiques, de dix établissements publics, répartis dans quatre villes des Pays de la Loire. Ce corpus régional ne déroge pas aux statistiques nationales inhérentes aux classes

⁴L'analyse de nos données qualitatives illustre ce constat : les boursiers sont 15% à provenir d'autres régions (contre 25% parmi les non-boursiers) et ne sont que 10% à être originaires de la ville où ils étudient (contre 25% parmi les non-boursiers). De ce fait, les boursiers sont deux fois moins nombreux à résider avec leurs parents que les non-boursiers, ce qui suppose que l'éloignement géographique entre le domicile familial et l'établissement constitue bien l'un des critères important d'attribution d'une bourse. Cette observation ne peut que s'accroître dans les villes à forte attractivité.

préparatoires (Baudelot, 2003), tant au niveau de la répartition par filières, que de la répartition par genre (66% de garçons), par catégories socioprofessionnelles des parents (53% des pères sont cadres, professeurs, ingénieurs, chefs d'une entreprise de plus de 10 salariés ou exercent une profession libérale) ou encore par niveaux scolaires (79% ont eu une mention bien ou très bien au baccalauréat). Les données quantitatives ont été traitées sous Sphinx.

Notre réflexion prend ensuite appui sur des entretiens semi-directifs. Si 28 élèves se sont portés volontaires pour prolonger le questionnaire par un entretien, certains d'entre eux se sont toutefois désistés. De ce fait, nous avons élargi notre corpus à des élèves qui n'ont certes pas répondu au questionnaire, mais sont scolarisés dans l'un des onze établissements enquêtés. Au final, nous avons rencontré 25 élèves, tous en filière scientifique et deuxième année de CPGE ; il y a 14 boursiers, 11 filles et 14 garçons. Le corpus qualitatif a fait l'objet d'une analyse de contenu « manuelle » et d'une analyse statistique de données textuelles (en cours).

Nous nous sommes tout spécialement intéressés à la scolarité antérieure des préparatoires (à travers les stratégies scolaires), à leurs conditions d'étude (à travers les conditions humaines et matérielles), à leurs projets d'orientation à l'issue de la CPGE (tant scolaires que professionnels), à leurs lieux de socialisation scolaire et extrascolaire (à travers les loisirs et réseaux de sociabilité), à leurs attentes et motivations.

3.2 Quelques précisions sur le terrain d'enquête

L'académie de Nantes compte, pour l'année scolaire 2009-2010, 3738 étudiants inscrits dans une CPGE et répartis dans 23 établissements - dont 11 dans le secteur privé et 10 à Nantes -.

Le corpus qualitatif est constitué d'élèves repartis dans quatre établissements publics, très contrastés entre eux (cf. Tableau 1) : le prestige pour Le Tigre et La Brède, la proximité pour De Fleurieu et Mont Ballan. Le Tigre et La Brède sont des établissements de centre ville, qui figurent depuis plusieurs années dans le « palmarès des prépas ». En position de force sur le recrutement des élèves, ils sont en mesure de « réguler leur population en fonction de leurs intérêts » (Verhoeven M., 2003). A l'inverse, De Fleurieu et Mont Ballan, en position de faiblesse sur le recrutement des élèves, sélectionnent peu afin de s'assurer un effectif suffisant à leur « survie ». La plus forte proportion de boursiers se retrouve dans les CPGE de proximité, tandis que les établissements de prestige accueillent une population plus favorisée.

	Le Tigre	La Brède	De Fleurieu	Mont Ballan
Nombre total d'étudiants *	904	285	21	108
Part de boursiers *	32,4%	25,6%	71,4%	49,1%
Part des PCS très favorisées **	59,7%	51,4%	33,3%	36,8%

* Source : Aglaé, CROUS - 2009

** Source : DEPP, MEN - 2009

Tableau 1 : Données sur les élèves de CPGE, 1^{ère} et 2^{ème} années, toutes filières confondues, dans 4 établissements des Pays de la Loire

Nous avons interrogé six élèves à Le Tigre (dont un boursier), quatre élèves à La Brède (dont un boursier), neuf élèves à De Fleurieu (dont huit boursiers) et six élèves à Mont Ballan (dont quatre boursiers). L'analyse de leur discours témoigne d'une relative convergence des points de vue.

4. Parcours scolaire, années « prépa », projection dans le futur : une relative homogénéité des points de vue

4.1 Le parcours scolaire

L'analyse quantitative du parcours scolaire des boursiers, comparativement à celui des non-boursiers, ne permet pas de faire ressortir des différences significatives, qu'il s'agisse de l'âge d'entrée en petite section, du contournement de la carte scolaire ou encore du choix des langues vivantes. Soulignons simplement que les boursiers sont moins nombreux à avoir suivi une filière spécifique au collège (10%, contre 26% parmi les non-boursiers), à provenir d'une filière scientifique (77%, contre 89%), à suivre - ou avoir suivi - des cours particuliers (5%, contre 18%) et à avoir obtenu une mention bien ou très bien au baccalauréat (72%, contre 81%). Ces élèves sont par contre plus nombreux à provenir d'une filière technologique (14%, contre 4%) et, corrélativement, à s'orienter vers une classe préparatoire option technologie (18%, contre 10%).

Les quelques écarts repérés, qui concernent essentiellement les choix d'orientation, traduisent sans doute une moindre maîtrise des règles du jeu scolaire et des stratégies d'orientation nécessaires pour rester parmi les premiers dans la course aux diplômes et aux positions les plus valorisées. L'analyse des données qualitatives conforte cette intuition.

En effet, si les parents des préparatoires boursiers expriment généralement une fierté vis-à-vis de l'orientation post-baccalauréat de leur enfant, sont attentifs au bon déroulement de leurs études, font preuve de « bonne volonté » et d'un soutien constant, il n'en demeure pas moins qu'ils méconnaissent les rouages du système éducatif et ne disposent pas - ou peu - des sources d'informations indispensables pour s'orienter vers les voies les plus prestigieuses. Souvent ignorants de l'existence des CPGE, ils découvrent ces filières par l'intermédiaire de leur enfant, comme en témoigne Elena (De Fleurieu)⁵ : « Pour mes parents, c'était de l'inconnu en fait, parce que mon frère et ma sœur ont fait un BTS donc classes préparatoires ils ne savaient pas du tout à quoi ça correspondait, je leur ai expliqué, et même là, à l'heure actuelle, c'est moi qui leur explique ce qui se passe pour les concours, ils sont perdus ».

Corollaire de ce manque d'informations, certains parents font preuve d'incompréhension, d'appréhension... voire de dissuasion. Ainsi, la mère de Céline (Le Tigre) s'oppose fermement aux choix d'orientation de sa fille : « Elle ne m'a jamais aidée. Quand je lui ai dit que j'allais faire prépa, le jour de l'inscription, elle m'a dit : c'est quoi ? (...) Et après, c'est : mais non, t'iras jamais là-bas, tu n'as pas besoin de ça (...) tu as qu'à faire un CAP pâtisserie, c'est très bien (...) De toute façon, elle a toujours été contre l'idée que je fasse de longues études. Encore cette année, quand je lui ai dit que je voulais être prise à Montpellier pour l'option cosmétique, elle m'a dit : j'espère que tu ne seras jamais prise là-bas ». Au-delà de cet exemple isolé, le récit des jeunes interrogés - boursiers ou non - révèle combien, « dans la sphère familiale, l'école est privilégiée et valorisée, la scolarité encouragée et accompagnée, l'éducation ouverte et scolairement efficace » (Daverne & Dutercq, 2009a).

Finalement, ce sont les enseignants qui incitent leurs meilleurs élèves boursiers à postuler en CPGE ou les confortent dans leur choix ; ils constituent souvent des vecteurs précieux d'informations et de conseils. Certains membres de la famille (cousins, frères et sœurs aînés) jouent parfois un rôle similaire... rôle que ne semblent remplir ni les conseillers psychologues pédagogiques, ni les établissements de quartier ou peu réputés. Pour ces derniers, les CPGE sont soit méconnues, soit déconseillées aux meilleurs élèves des classes de terminale : « on ne pousse pas forcément les gens boursiers à aller en classes préparatoires » (Elena, De Fleurieu) ou « j'étais le seul dans ma classe à commencer à réfléchir à ça sachant qu'il n'y avait rien de

⁵La quasi-totalité des extraits sont choisis parmi les entretiens réalisés avec des boursiers (les prénoms soulignés sont ceux d'élèves non boursiers).

moteur pour motiver les gens à tenter une prépa » (Louis, Mont Ballan). Les campagnes d'informations dans les établissements secondaires, les programmes d'ouverture sociale (tels que BRIO mis en place par quatre grandes écoles nantaises) et les journées portes ouvertes semblent toutefois produire des effets non négligeables, notamment en démystifiant les CPGE et l'image impitoyable qui leur est parfois accolée. Antonio (De Fleurieu) raconte ainsi « *on avait une image de rats de bibliothèque pratiquement enfin moi en tout cas. Ils m'ont rassuré* ».

4.2 Les années « prépa »

4.2.1 Le temps des études

Il semble que les boursiers ne vivent pas vraiment différemment leur « prépa », qu'il s'agisse de la participation à des manifestations (culturelles, pédagogiques ou d'orientation) organisées par les enseignants, du temps consacré au travail personnel, ou encore de leur niveau scolaire dans la classe. Il est simplement à noter que les boursiers semblent être moins sous pression que les non-boursiers (21%, contre 31% pour les non-boursiers), qu'ils apprécient davantage l'apprentissage de méthodes de travail (45%, contre 33%), mais portent moins d'intérêt aux enseignements (20%, contre 28%). Ce constat tient sans doute aux attentes et au degré d'exigences des parents, en fonction desquels les élèves fixent leurs propres aspirations et motivations scolaires.

L'analyse des entretiens nous permet de mieux comprendre le rapport que les élèves entretiennent avec leurs études. Surtout, elle nous permet de gommer les quelques différences entre les boursiers et les non-boursiers pointées ci-dessus⁶.

Les préparateurs rappellent qu'ils sont maintenus dans le modèle connu du lycée : une semaine relativement chargée en cours, une présence souvent contrôlée, des enseignants fixes, un contrôle des connaissances régulier et fréquent, un programme de connaissances fléché..., non sans ironie et regret : « *En prépa t'es vachement encadré (...) c'est vraiment la terminale, avec plus de taf. T'es toujours sur les bancs de l'école, tu fais toujours tes petits TP la semaine, c'est pareil* » (Nikolay, Le Tigre). Pourtant, le passage du lycée à l'enseignement supérieur peut être vécu comme un moment de désenchantement, puisqu'il existe un décalage - en termes de résultats scolaires, d'exigences (niveau et quantité de travail) émanant des enseignants et d'investissement personnel - entre la classe de terminale et la CPGE. Ainsi, Franck (Mont Ballan), qui à l'image de nombreux élèves rencontrés obtenaient jusqu'alors des résultats scolaires honorables sans pour autant travailler, parle longuement de l'évaluation péjorative de ses compétences : « *ça peut être dur hein, quand on n'arrive pas la prépa au début, et qu'on se mange des grosses gamelles et qu'on pense qu'on est nul (...) pour certains, quand on voit qu'on n'arrive à rien, on se dit : oh la la, mais je suis nul. Je pourrai rien faire de ma vie et tout* ». Habités à être parmi les premiers de la classe au lycée, les élèves prennent alors conscience que les « facilités », l'aisance naturelle, ne suffisent plus et qu'il est désormais nécessaire de fournir des efforts constants.

En raison du nombre d'heures de cours hebdomadaires, du temps consacré au travail personnel en semaine comme le week-end, des colles et devoirs surveillés réguliers, les années « prépa » se caractérisent par un investissement scolaire lourd. Les élèves décrivent d'ailleurs un rythme de vie centré sur les études - en raison de la charge de travail à réaliser en un temps limité -, ont le sentiment de se consacrer exclusivement à leur travail, même si le temps objectif passé aux apprentissages varie d'un élève à l'autre. Paula (De Fleurieu) explique que « *la semaine de prépa est très chargée, les cours c'est une cadence infernale, c'est très rapide, on a beaucoup de choses à faire chez nous, parce que moi je vois je travaille entre 3h30 et 4h par soir ce que je ne faisais*

⁶Il est ici important de rappeler que le questionnaire a été diffusé à des élèves de première année de CPGE, alors que les entretiens ont été menés auprès de préparateurs en deuxième année. Le temps, via un processus d'acculturation, efface sans doute les différences initialement observées. S'ajoute inévitablement un biais d'échantillonnage, puisque nous avons rencontré des élèves prêts à nous accorder un peu de leur temps... si précieux l'année de passation des concours.

pas du tout en terminale ». Pour les élèves, il s'agit aussi d'assimiler plus vite des contenus d'enseignement denses et essentiellement théoriques, de rester attentifs et concentrés, de tenir la cadence pendant deux ans, d'apprendre à travailler méthodiquement, efficacement et de manière stratégique.... Mais, comment faire ?

Les élèves soulignent la nécessité d'organiser leur travail - planifié en fonction des colles, des devoirs surveillés et à rendre -, de s'entraîner - à l'image d'Amanda (De Fleurieu) qui précise qu'« à force de faire le travail, on acquiert des méthodes et après on va plus vite pour faire notre travail » -, de faire des impasses et de se responsabiliser. Les jeunes rencontrés semblent effectivement prendre la mesure qu'ils étudient avant tout pour eux et doivent se constituer une capacité d'autocontrainte au travail scolaire (Lahire, 1997), afin d'atteindre leur but. Lucie (Mont Ballan) rappelle qu'« on sait que c'est les concours à la fin, que c'est pour nous qu'on travaille, que c'est pas pour les profs ou parce qu'on nous demande de faire nos devoirs, ou... L'exercice il est vraiment pour nous ». Le temps de sommeil est également « géré », puisqu'il s'agit de trouver un équilibre entre le besoin de dormir pour « être en forme, si on lâche un cours, on est foutu » (Arnaud, Mont Ballan) et de celui de travailler tardivement : « moi ce qui m'a le plus dérangé en prépa c'était qu'après les cours en prépa, je prenais une pause car la journée était très dure donc je bossais jusqu'à 00h30 le soir » (Arnaud, Mont Ballan). Il en va de même pour les loisirs : ni trop, ni trop peu.

4.2.2 Le temps extrascolaire

Les boursiers semblent avoir une pratique de la culture légitime (spectacles, activités artistiques, lectures) un peu moins importante que les non-boursiers (par exemple : 66% des boursiers n'ont pas fréquenté de musée l'année de passation du questionnaire, contre 52% de non-boursiers ; 71% ne sont pas allés au théâtre, contre 65% ; 22% ont une activité artistique, contre 32%) ; il en va de même pour le sport (57%, contre 68%). Qu'il s'agisse des boursiers ou des non-boursiers, la culture « libre » (vidéo, internet, tchat...) et les sociabilités amicales (tonus et autres rencontres entre amis, msn) connaissent une baisse pour 70% des jeunes enquêtés, dès la première année de classe préparatoire.

L'analyse des entretiens apporte des précisions d'une part sur la pratique d'activités sportives et, dans une moindre mesure, artistiques (chant et musique) ou associatives et, d'autre part, sur les réseaux de sociabilité. Globalement, tous les élèves donnent priorité à leurs études, reléguant momentanément leurs activités extrascolaires et leurs réseaux de sociabilité au second plan. La CPGE suppose effectivement un investissement intellectuel, parfois au détriment de tout le reste.

Si les élèves qui pratiquent encore une activité sportive, artistique voire associative pendant leurs années de CPGE sont nombreux, il n'en demeure pas moins que certains ont totalement renoncé à leurs loisirs, essentiellement en deuxième année, en raison de la charge de travail occasionnée par la préparation des concours. Pour justifier la réduction ou l'arrêt de leurs activités, les préparateurs évoquent aussi le manque de temps, le besoin de repos, la durée du week-end écourtée par les devoirs surveillés du samedi matin et les déplacements dus à l'éloignement entre le lycée et le domicile familial. Les discours de Louis (Mont Ballan) et Arnaud (Mont Ballan) illustrent parfaitement ce constat : « Mais qu'est-ce que c'est qu'un week-end de prépa ? Quand je rentre chez moi, je prends le train le samedi midi, je suis chez moi à 15h et je reprends le train le lendemain à 17h donc ça me fait un week-end de 26h donc 26h dans lesquelles il faut caser la famille, le repos et pour ceux qui ont une copine ou un copain, la copine ou le copain » ou « l'appel du lit est plus fort que l'envie de courir ». Il semblerait aussi que les jeunes interviewés limitent avant tout les sports collectifs ou en club, qui induisent un engagement, et pratiquent une activité en fonction du rythme scolaire : semaine, week-end, vacances.

Concernant les sociabilités juvéniles - tonus, cafés, soirées ou dîners avec un petit cercle d'amis -, celles-ci connaissent également une baisse de leur fréquence et se limitent à des activités « softs », pour reprendre le terme employé par Céline (Le Tigre) : « Les boîtes en général c'est que pendant

les vacances parce qu'après, le lendemain, tu es trop fatiguée et tu ne peux pas bosser. La semaine, c'est sortir, aller dans des bars, voir des gens, aller au cinéma, des trucs assez softs pour pouvoir être efficace après ». Il s'agit finalement de « décompresser et puis essayer de reprendre un petit peu le moral » (Amanda, De Fleurieu), de « faire une coupure » ou encore de « ne pas être complètement désociabilisé » (Arnaud, Mont Ballan), sans toutefois que cela nuise aux études. Les amis semblent appartenir à deux groupes contrastés : il y a les « nouveaux » amis - ceux de la CPGE - et les « anciens » amis - ceux de l'enfance, qui « servent vraiment à mettre la prépa de côté » (Nadia, De Fleurieu) -. Quant aux « vrais » amis, ils appartiennent à l'un ou l'autre de ces deux cercles : pour Louis (Mont Ballan), « les amis que je me suis fait en prépa (...), c'est des liens très forts, ça n'a rien à voir avec ce que j'ai vu avant », tandis que pour Pierre (De Fleurieu), « les copains de la prépa sont des copains, mais euh ça sera jamais ceux que j'ai depuis, depuis l'enfance quoi, ceux qui sont d'où j'habite ». Quant aux relations amoureuses, elles sont d'autant plus difficiles à concilier avec des études en CPGE que le compagnon ou la compagne n'est pas lui-même préparatoire, alors « bien souvent, les relations qu'il y a c'est quelqu'un de la classe avec quelqu'un de la classe, il y en a plusieurs dans notre classe, ou alors quelqu'un de la classe avec quelqu'un de la classe d'à côté » (Sara, La Brède).

Il est enfin important de souligner que les préparatoires évitent toute forme de tentation : certains invoquent l'absence de distractions dans une petite ville de province, d'autres, comme Pierre (De Fleurieu), le refus de tout multimédia dans sa chambre d'internat : « j'ai pas internet, enfin j'aurais pu l'avoir mais je l'ai pas demandé justement parce que je me suis dit, pas trop de tentations. J'ai pas la télé, j'ai juste un bureau et puis des cahiers pour travailler (...) sans radio des fois c'est vrai que j'arrive le week-end, j'étais pas au courant de ce qui s'était passé dans la semaine ».

Ceci étant, si les élèves acceptent de mettre leur vie de jeunes entre parenthèses, c'est d'abord parce que leurs parents assurent un soutien psychologique de tous les instants, participent au bien-être et à la réussite scolaire de leur enfant en assurant la gestion du quotidien. C'est ensuite parce qu'ils jouent leur avenir et considèrent que leur « sacrifice » non seulement est provisoire, mais aussi sera rentable sur le marché du travail.

4.3 Se projeter dans l'avenir

Dans leurs choix d'orientation scolaire et professionnelle, peu d'éléments différencient les boursiers du reste de notre échantillon quantitatif. Les boursiers sont moins ambitieux quant aux classes étoilées, puisque ces dernières ne sont envisagées que par 18% des boursiers des classes scientifiques (contre 27% parmi les non-boursiers). Quant à celles et ceux qui ont déjà choisi une école, c'est souvent grâce à des renseignements récoltés lors de recherches personnelles - sites web, portes ouvertes, forums, presse - (43% des boursiers, contre 38% des non-boursiers), tandis que les non-boursiers disposent d'informations qui sont principalement le fait d'un réseau social (14% des boursiers, contre 24% des non-boursiers). L'orientation scolaire des boursiers est légèrement plus consentie comme une revanche sociale (4%, contre 1,7%) et un peu moins comme une possibilité de reproduire la réussite incarnée par les parents (2,3%, contre 0%), ce qui s'explique par une origine sociale parfois plus modeste et, de ce fait, une possibilité de mobilité ascendante. Les souhaits des élèves - qu'ils soient boursiers ou non - ne tiennent sinon que peu compte de considérations économiques (éloignement, coût de la scolarité...) ; tous privilégient les contenus d'enseignement, les débouchés et le prestige des grandes écoles bien « cotées ». Il s'agit finalement pour les élèves de construire une carrière scolaire qui ait pour but de fermer le moins de portes possibles, dans un monde caractérisé par l'incertitude (Daverne et Dutercq, 2009b).

Du discours des élèves, il ressort que les attentes professionnelles sont finalement modérées, que la recherche d'argent et de prestige n'est pas dominante. Les préparatoires aimeraient bien entendu avoir un salaire convenable, mais là n'est pas l'essentiel. Ce qu'ils souhaitent avant tout, c'est voyager, découvrir de nouvelles cultures, s'enrichir intellectuellement, s'épanouir dans leur travail, ne pas tomber dans la routine. Ils espèrent simplement être heureux, parvenir à concilier

leurs vies professionnelle et personnelle, avoir une famille et un toit... ou, encore mieux, « *une belle maison, une belle femme* » ! (Pierre, De Fleurieu). Quelques uns formulent aussi des considérations altruistes, via le développement durable ou l'humanitaire, tandis que d'autres insistent davantage sur les relations interpersonnelles, l'ambiance de travail chaleureuse. Ces perspectives leur permettent de donner du sens à la formation actuelle, comme en témoigne Louis (Mont Ballan) : « *Je définirais ces deux années de prépa comme le moyen de faire ce que je veux plus tard à savoir voyager, m'enrichir culturellement et surtout faire un métier que j'aime, où je ne fais jamais la même chose* ».

Si les élèves parviennent généralement à décrire leur conception de la vie idéale, celle à laquelle ils aspirent lorsqu'ils auront dix ans de plus, tous ne sont toutefois pas à me mesure de définir dès à présent un projet précis. Par exemple, Fabien (La Brède) espère depuis sa plus tendre enfance devenir pilote de ligne, Antonio (De Fleurieu) affine progressivement son projet sans renoncer totalement à son premier vœux : « *à la base j'hésitais entre un CAP pâtisserie et une seconde générale, c'est deux mondes qui m'intéressent le scientifique et la pâtisserie. Ces plans pourront peut être même se regrouper un jour parce que j'ai entendu parler d'ingénieurs qui sont partis travailler au Ritz, dans les cuisines du Ritz, pour faire de la cuisine moléculaire* ». Quant à Sara (La Brède), partagée entre ses désirs de femme libérée, de revanche sociale et d'une activité professionnelle « *utile* », elle semble finalement craindre ses propres choix : « *dans mes études, comme je voulais tout faire, je me disais qu'il y a un moment où je ne vais tellement pas pouvoir choisir que je vais me retrouver à rien faire. Même après la prépa, je ne sais pas si je veux encore faire une école d'ingénieur, donc j'ai peur au final de me dire que je ne vais pas faire une école d'ingénieur, je ne vais pas à la fac, je ne vais pas faire ci et au final, me retrouver en début d'année sans rien* ». Les préparatoires justifient leur difficulté à se projeter sur du court terme par la préparation intense des concours, qui ne leur laisse pas le temps de s'informer sur les grandes écoles et leurs débouchés. Ces dernières sont donc avant tout choisies sur le mode de la rationalité : les jeunes interrogés connaissent les classements des grandes écoles, leur niveau scolaire et, de ce fait, ce à quoi ils peuvent prétendre.

5. 30% de boursiers en CPGE : une politique publique en faveur des élèves issus des milieux les plus défavorisés ?

Notre recherche pose tout à la fois des questions politiques - l'ouverture sociale des formations d'excellence - et méthodologiques - la pertinence de la variable « boursiers de l'enseignement supérieur » pour mesurer cette éventuelle ouverture sociale -. D'une part, les politiques actuelles de démocratisation, qui tentent de réduire les inégalités d'accès aux grandes écoles, semblent s'évaluer à travers des quotas de boursiers, sans en préciser la dimension hétérogène : en effet, il n'est pas mentionné que les échelons 0 et 1 représentent plus de la moitié des boursiers de l'année 2009 dans les Pays de la Loire et 43% de ceux du territoire national (CROUS, 2009). Il n'est pas non plus indiqué l'appartenance sociale des boursiers. D'autre part, bien que l'on puisse noter quelques écarts dans nos enquêtes quantitative et qualitative entre boursiers et non-boursiers, ces derniers demeurent peu distinctifs. Enfin, cette variable recouvre une multitude de réalités, dans la mesure où elle s'appuie sur des éléments avant tout de l'ordre du capital économique, qui masquent des réalités familiales complexes, et fait ainsi l'impasse sur les autres capitaux mobilisés pour atteindre l'excellence.

Finalement, il nous semble que la distinction que nous avons initialement établie entre les établissements de prestige (Le Tigre et La Brède) et de proximité (De Fleurieu et Mont Ballan) s'avère plus pertinente pour observer l'ouverture sociale des CPGE. Dit autrement, le discours des élèves semble caractéristique de l'établissement dans lequel ils poursuivent leurs études supérieures, comme l'illustre l'exemple des concours préparés : à Le Tigre et La Brède, tous les

préparationnaires visent les banques CCP⁷, Centrale et les Mines et n'envisagent E3A⁸ qu'en solution de repli ; à l'inverse, à De Fleurieu et Mont Ballan, les élèves se limitent généralement aux banques E3A et CCP. Ce qui correspond au « *concours de base* » (Victor, La Brède) pour les uns, représente donc un maximum pour les autres. Si nous regardons maintenant quel établissement fréquentent les jeunes interrogés, nous observons que 12 boursiers interrogés sur 14 suivent leur scolarité dans des CPGE de proximité, établissements qui accueillent par ailleurs des élèves moyens : « *on n'est pas des mauvais élèves mais bon, on n'est pas non plus les meilleurs, l'élite* » (Franck, Mont Ballan) ou « *ici à Mont Ballan, c'est pas forcément les plus forts qui sont pris (...) ils sont moins stricts, ils essaient de donner leur chance à tout le monde* » (Lucie, Mont Ballan). Quant aux boursiers scolarisés dans un établissement de prestige, ils semblent dans un premier temps rencontrer des difficultés d'intégration, puis se fondre dans le microcosme si souvent décrit par les élèves : au fil du temps, se produisent acculturation, identification et mimétisme. Pour conclure, comme le dit si bien Antonio (De Fleurieu) : « *il y a prépa et prépa, et puis même comme des prépas comme Le Tigre et ben il y a des classes étoilées et puis il y a des classes non étoilées* ». De ce fait, si le niveau de 30% de boursiers est atteint, reste à savoir quel établissement fréquentent ces derniers et quelle profession exercent les parents de ceux scolarisés dans des établissements de prestige...

La problématique de l'ouverture sociale sous-tend enfin une question relative à l'avenir professionnel des préparationnaires : ne peut-on pas s'attendre à ce que les élèves des CPGE de prestige - et notamment des « grandes » prépas parisiennes - forment la future élite dirigeante nationale, tandis que ceux des CPGE de proximité deviennent l'élite entrepreneuriale locale ?

6. Références et bibliographie

- Albouy, V. & Wanecq, T. (2003). Les inégalités sociales d'accès aux grandes écoles, *Économie et Statistique*, 361, 27-52.
- Baudelot, C. & al. (2003). Évolutions historique, géographique, sociologique des CPGE depuis 25 ans, communication au colloque *Démocratie, classes préparatoires et grandes écoles*, Paris, Ecole normale supérieure, <http://www.prepas.org/communication/colloquedemocratie/>.
- Daverne, , & Dutercq, Y. (2009a). Les élèves de l'élite scolaire : une autonomie sous contrôle familial. *Les cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs*, n°8, 17-36.
- Daverne, , & Dutercq, Y. (2009b). Une jeune élite lycéenne. Comment se préparer pour un monde incertain ?, *Les sciences de l'éducation. Pour l'ère nouvelle*, vol.42-4, 17-35.
- DEPP, (2008). Les étudiants en classes préparatoires aux grandes écoles, *Note d'information*, 08-20, Paris, Ministère de l'éducation nationale.
- DEPP, (2008). Disparités d'accès et parcours en classes préparatoires, *Note d'information*, 08-16, Paris, Ministère de l'éducation nationale.
- DEPP, (2007). Les boursiers de l'enseignement supérieur en 2005-2006, *Note d'information*, 07-26, Paris, Ministère de l'éducation nationale.
- Euriat, M. & Thélot, C. (1995). Le recrutement social de l'élite scolaire en France : évolution des inégalités de 1950 à 1990, *Revue française de sociologie*, vol. 36, 403-438.
- Lahire, B. (1997). Les manières d'étudier, Cahier de l'OVE, Paris, La Documentation française.
- Sénat, (2007). Diversité sociale dans les classes préparatoires aux grandes écoles : mettre fin à une forme de 'déficit d'initiation', Rapport d'information de la commission des affaires culturelles et mission d'information (Y. Bodin) n° 441.

⁷Le Concours Communs Polytechniques fédère 33 écoles d'ingénieurs en un seul concours ; il est plus sélectif que E3A.

⁸Le concours E3A fédère plus de 60 écoles d'ingénieurs en un seul concours.

Verhoeven, M. (2003). Modèles d'intégration nationaux, dynamiques d'établissements et processus identitaires en contextes multiculturels : Regards croisés Angleterre-Communauté française de Belgique, *Revue française de pédagogie*, n°114, 9-17.